

LE SOIR
20 JANVIER 2017
Catherine Makereel

Etienne Minoungou cicatrise notre âme

SCÈNES Au Public

CRITIQUE

Peu importe pour quelle chapelle il prêche, Etienne Minoungou nous convertit à tous les coups. Il faut dire que ce fils de catéchiste est allé à bonne école : « *J'ai vu mon père se mettre au milieu de ses semblables et prendre la parole pour toucher le cœur et l'âme. Il était direct, et plutôt que prêcher, il menait une conversation, entre anecdotes et fulgurances de pensée* », se rappelle le Burkinabé qui use aujourd'hui du même style pour répandre la bonne parole de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi dans *Si nous voulons vivre* au Public. On y retrouve le même charisme, la même douce révolte, de ses seuls en scène précédents, *M'appelle Mohamed Ali* et *Cahier d'un retour au pays natal* mais cette fois au service de la poésie humaniste de Sony Labou Tansi, auteur congolais obsédé par « *l'exercice quotidien de la lucidité* ».

Etienne Minoungou ne joue pas, il est là. Il nous parle comme si rien d'autre n'existait en dehors de ce moment partagé là, entre lui et nous. Accompagné sur scène de deux musiciens, Pietro Vaiana (saxophone) et Simon Winsé (arc à bouche, kora, ngoni, flûte), le comédien semble valser dans l'écriture flamboyante de Sony Labou Tansi, faite de tourbillons lyriques dans lesquels il faut accepter de se laisser emporter. Dense, sinieuse, cette partition s'insurge contre la défaite de l'esprit, crie son amour de l'humanité, croise le fer avec l'Occident, tempête sur l'avenir de l'Afrique. « *Le temps file comme du sang. Le temps file comme du sang. Quand le monde sera fini, l'Afrique pourra commencer* », tonne-t-il. A condition d'embarquer dans ce lyrisme erratique, c'est un voyage revigorant que pilote Etienne Minoungou, une quête de vérité humaine, une traversée révolutionnaire, pour finalement accoster sur les rives de l'espérance. « *Nous avons le devoir d'ajouter du monde au monde, par notre pratique de la sensibilité, par notre exercice de l'imagination, car en fait, la honte n'est pas de rêver, mais de manquer d'imagination.* » ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 4/2 au Théâtre Le Public,
Bruxelles.